

ANTI**Q**RESSE

EDITION D'ÉTÉ

N° 241 | 12.7.2020

Le grand remplacement des cerveaux

Ne jamais capituler

L'aappli de traçage sur la sellette

Observe • Analyse • Intervient

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Le grand remplacement... des cerveaux

COVID-19, LE COUP D'ÉTAT TECHNOLOGIQUE, LA GESTION DE LA PANDÉMIE DU CORONAVIRUS SEMBLE S'ÊTRE DÉTACHÉE DE LA MALADIE, DU BON SENS ET DE LA RAISON ELLE-MÊME. C'EST PEUT-ÊTRE LE MOMENT D'EXAMINER POURQUOI LES REPRÉSENTATIONS DU MONDE MODÉLISÉES PAR LA TECHNOLOGIE SONT AUSSI ÉLOIGNÉES DE LA RÉALITÉ. CELA VIENDRAIT-IL D'UN MODE DE PENSÉE QUE NOUS AVONS ADOPTÉ DEPUIS LE DÉBUT DE L'ÈRE INFORMATIQUE ?

«L'ordinateur est une solution en quête de problèmes.» (Joseph Weizenbaum, MIT)

PRÉAMBULE: COMMENÇONS PAR LA SITUATION PRÉSENTE

Le système de contrôle technologique du troupeau humain développé dans le sillage du coronavirus emprunte essentiellement deux canaux: d'un côté, le traçage via les réseaux électroniques, en premier lieu via smartphone. De l'autre, la vaccination. Dans tous les pays, à plus ou moins brève échéance, on nous promet de nous vacciner sans même dire (ni savoir) avec quoi. Si l'on savait, il y a longtemps que la grippe saison-

nière aurait été évacuée^a. Mais la question n'est pas là. Au degré d'arbitraire où en est arrivé le discours des autorités, la qualité du vaccin est secondaire puisqu'il n'y aura sans doute aucun moyen fiable d'en mesurer l'effet. D'autant moins qu'il n'est même pas possible à l'heure actuelle - vu le nombre de faux positifs- de déterminer avec certitude qui est effectivement malade du COVID-19. Un placebo ferait tout aussi bien l'affaire, voire mieux. Il astreindrait

^a Selon des études ciblées de la revue de référence Cochrane, l'effet des vaccins contre la grippe saisonnière est pour le moins aléatoire.

la population à des piqûres de rappel permanentes (COVID-20, COVID-21, COVID-37...) et rapporterait d'avantage à l'industrie qu'un produit efficace. L'important n'est pas de soigner, c'est de vacciner, d'apposer le tampon. Il ne s'agit même pas d'éliminer par empoisonnement les neuf dixièmes de l'humanité, comme le craignent les complotistes. Injecter à une quantité significative d'humains un marqueur inoffensif tracé par un «carnet de vaccination» (subcutané, code-barré ou informatique), suffirait à les faire entrer dans une machine de surveillance et de classement. A partir de là, l'humain devient une marchandise étiquetée comme un melon de supermarché, peu importe qu'il soit malade ou guéri, immunisé ou mort. Il est harmonisé avec l'environnement général, qui avec l'«internet des objets» (*Internet of Things*) promet d'être interconnecté jusqu'au dernier stylo-bille. Dans une société entièrement commercialisée et *managérisée*, où le dernier pamplemousse affiche son code-barres - et où par ailleurs l'humain tend à être ravalé à un produit parmi d'autres -, nul besoin que des «tireurs de ficelles» veuillent vous enfermer dans un «Alcatraz numérique». Le système s'y emploie très bien tout seul, par sa pente naturelle.

Nombre de «coronasceptiques» attribuent cette évolution à des instances plus ou moins secrètes, plus ou moins visibles, mais toujours personnalisées, avec des «agendas» précis et effrayants quant à l'avenir de l'espèce. Ils s'attirent par là l'étiquette

de complotistes, même lorsque les manœuvres qu'ils dénoncent peuvent être documentées (par exemple, le ciblage et les montants de l'arrosage financier de la Fondation Gates). C'est encore un symptôme de l'affaiblissement de la pensée que de s'accrocher à des hypothèses impliquant des *intentions* cachées et indémonstrables alors que des causes *systémiques* plus triviales, et dans la plupart des cas étrangers à la conscience de leurs protagonistes, permettent d'expliquer le mouvement. Mais qui connaît encore le principe du *rasoir d'Occam*?

SOCIOLOGIE D'UNE SUPERSTITION

Ceci nous ramène, une fois de plus, au livre prophétique de Theodore Roszak, *La Secte informatique*^a. On y lit, avec des décennies d'avance, le programme d'un appauvrissement global de la pensée humaine. Comme si, dans l'émulation entre les cerveaux et les processeurs, on n'avait pas simplement perfectionné ceux-ci au fil du temps, mais également «downgradé» (fait régresser) ceux-là, pour atteindre plus rapidement ce point d'intersection des courbes à partir duquel l'«esprit» numérique était censé surpasser l'esprit humain. J'ai pour habitude, lorsque le sujet d'un ouvrage me passionne, de ne pas me préoccuper de la personne de l'auteur, ou de ne le faire qu'en dernier

a. Et non *la religion informatique* comme je l'écrivais la semaine dernière. Un lecteur attentif m'a signalé à juste titre que l'original anglais *cult* était plus proche d'une *secte* que d'une *religion*. Le texte original de *The Cult of Information* peut être consulté sur Archive.org.

lieu. En entamant *La Secte informatique*, j'ai été interloqué de découvrir que le Roszak «technophobe» qui l'avait écrit était bien le même universitaire californien qui avait si brillamment défini la *contre-culture* et qui avait écrit ce roman immense, ultra-complotiste, profondément moderne et métaphysique, qu'est la *Conspiration des ténèbres*. À première vue, cela ne cadrerait pas. L'auteur de la *Secte* adoptait une posture résolument extérieure et hostile au courant scientifique dominant, jusqu'à être traité de paranoïaque par ses détracteurs. Celui de *Contre-Culture* était au contraire immergé dans les flux de l'époque. En réalité, la contradiction n'était qu'apparente. Le Roszak critique de la superstition numérique demeurerait parfaitement en phase avec la civilisation contemporaine, émancipée, critique et provocante. C'est le mode de pensée des «computeurs» qui ne l'était pas. Comme on le verra, l'esprit critique en est largement exclu, pour commencer par lui. Ce que la progression de l'ouvrage tend à montrer, c'est la disparition de l'esprit tout court.

DÈS L'ORIGINE: LA QUÊTE DE POUVOIR!

La «révolution numérique» entamée à partir de la Seconde guerre mondiale nous est généralement présentée comme une évolution naturelle des sciences et des technologies. Naturelle et idéologiquement «neutre». Roszak s'emploie à montrer qu'elle n'est ni l'une ni l'autre. La technologie *computationnelle* - le traitement de données - a fait l'objet

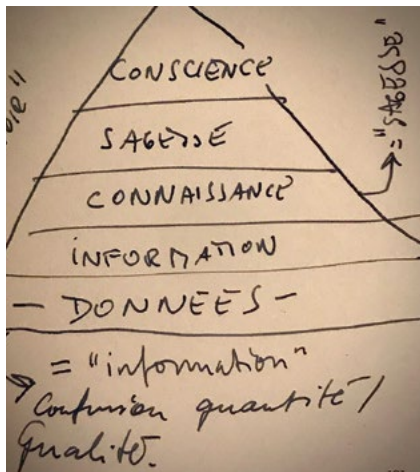
d'investissements stratégiques, en particulier du complexe militaro-industriel, qui y a vu d'emblée un outil de suprématie (entre autres et avant tout, dans le domaine du cryptage-décryptage). Ces investissements étaient risqués et souvent consentis à perte. Pour alimenter la «pompe à fric», l'industrie - au travers de ses thuriféraires plus ou moins stipendiés dans la presse et les académies - a d'emblée lancé des promesses délirantes, transformant ce qui n'était au départ qu'un outil bureautique perfectionné en véritable oracle ou ange gardien d'une humanité trop limitée - comme l'ordinateur HAL 9000 dans *2001, l'Odyssée de l'espace*. De manière assez cocasse, les avancées promises pour l'intelligence artificielle sont à peu près les mêmes depuis un bon demi-siècle, et dans les mêmes échelles de temps («d'ici trois ans, les ordinateurs pourront exprimer des émotions authentiques», etc.). Cet optimisme de rigueur, une fois de plus, s'explique en grande partie par la dynamique véritablement religieuse de l'investissement dans ce domaine «magique» qu'est la haute technologie. Une dynamique qui a atteint son apothéose avec la faramineuse escroquerie de la société médicale *Theranos* fondée dans la Silicon Valley par Elisabeth Holmes, et qui avait atteint une cotation de 10 milliards de dollars pour 700 millions de capitaux récoltés avant même d'avoir commencé de réaliser ses promesses, du reste *physiquement* irréalisables. (J'ai évoqué ce miracle de la religion

technologique dans l'Antipresse 231 du 3 mai dernier).

ON NE JUGE PAS UN LOGICIEL

La mémoire de la société industrielle est courte, mais le recours à la simulation de la réalité via l'«intelligence artificielle» ne date pas des projections foireuses de Neil Ferguson sur le Coronavirus au printemps 2020. Dans les années 1960 déjà, le *Projet Cambridge* proposait diverses modélisations de planification sociale. Sur une base analogue, l'armée US avait développé un canevas permettant de sélectionner les cibles à bombarder durant la guerre du Vietnam. On peine à le croire aujourd'hui, mais c'est ainsi que l'on procéda: sur la base des données de renseignement recueillies, on modélisait le comportement social des villages indigènes. Ceux qui correspondaient aux paramètres d'un comportement collectif «ami» étaient épargnés. Les villages jugés hostiles par le calculateur étaient libellés «à éradiquer». Ainsi «la science sociale computerisée avait enfin trouvé manière de s'incarner en une application de vie et de mort» (J. Weizenbaum, *Computer Power and Human Reason*). L'histoire ne nous dit pas quel fut le pourcentage de «faux positifs» dans cette application particulière - les états-majors s'en fichent sans doute pas mal -, mais elle avait un avantage indéniable sur le plan juridique. Si des civils innocents étaient aplatis, personne n'en répondait. On ne juge pas un logiciel. (Comme il serait très difficile, un demi-siècle plus tard, de

traîner en justice un pilote de drone, drogué de coca et de donuts derrière son joystick, en l'arrachant au pied-de-biche au fauteuil de gamer où il vit incrusté dans un trailer quelque part en Virginie.)



LE RÈGNE AVEUGLE ET SOURD DES DONNÉES

De même que l'évolution (par ailleurs indéniable) de la technologie informatique n'a jamais été «spontanée», elle n'a jamais non plus été dénuée de coloration idéologique. L'expansion de l'informatique individuelle, lancée par des hippies libertaires imbibés de marijuana et de LSD dans leurs garages de Californie, a brouillé un temps les cartes - mais l'industrie n'a pas tardé à se ressaisir. Bien mieux, elle a su récupérer cette aura de «rébellion» pour tendre d'arc-en-ciel et de macramé les espaces désespérément gris blafard de la bureaucratie.

Le sociologue des folles années 60

est là dans son élément. Il connaît jusqu'au bout de la tignasse ce mouvement libertaire, ses coutumes, sa vision du monde. Il repère les gourous historiques, Steve Wozniak et Steve Jobs et leur «Pomme» qui obligera le monde entier à «penser différemment» - avant de se mettre encore plus à penser la même chose. La révolution *Apple* sera rapidement plagiée, calibrée et mise à profit par l'esprit commercial de Bill Gates... et le reste est histoire. Le rêve de changer le monde en mettant entre les mains de chacun les ressources des processeurs se muera en son contraire exact: mettre les ressources de chacun à la disposition des processeurs.

Mais ceci n'est que l'écume d'une lame de fond beaucoup plus ample, qui entraînera peu à peu, par osmose, des changements dans les structures mêmes et la sémantique de la pensée humaine. La graine en est contenue dans un essai publié en 1948 (déjà) par Claude Shannon, ingénieur de chez Bell. «Une théorie mathématique de la communication» établissait une «science du message» qui allait avoir un impact colossal.

« Dans le passé, le mot [information] a toujours désigné une déclaration sensée qui transmettait un sens verbal reconnaissable, généralement ce que nous appellerions un fait. Mais Shannon conférait au mot une définition technique spéciale qui le détachait de son usage courant. Dans sa théorie, l'in-

formation n'est plus liée au contenu sémantique des déclarations.»

En clair, depuis l'aube de la science informatique, l'*information* ne consiste plus en un message chargé de sens, mais en un amas quelconque de données. Dans cette conception purement fonctionnelle et quantitative des choses, l'injonction «tu ne tueras point», un vers de Baudelaire, le numéro de téléphone de votre tante ou l'encodage alphanumérique d'une photographie transmise par mail ont exactement la même valeur. L'information à l'ère informatique n'est à la base qu'un amas de données. Cette régression sémantique aura des échos dans chaque recoin de notre vision du monde. Elle conduira à décaler d'un étage au moins la pyramide de la connaissance humaine. Les données seront confondues avec l'information, l'information avec la connaissance, la connaissance avec la sagesse.

Et la sagesse, souvent, avec la conscience, mais l'exploration de cet étage nous mènerait trop loin. Contentons-nous pour le moment de relier toutes ces abstractions avec notre réalité présente par cette simple observation: combien de fois par jour entendons-nous des interrogations quant à la qualité de l'information qui nous est servie? Des dizaines de fois sans doute. Et des interrogations quant à la qualité de la réflexion qui sous-tend cette «information»? Pratiquement jamais...

/A suivre./

ENFUMAGES par Eric Werner

Majorités acceptantes, minorités récalcitrantes

UNE MAJORITÉ QUI OBÉIT, UNE MINORITÉ QUI SE REBIFFE: DANS LES MOMENTS DE CRISE, C'EST TOUJOURS AINSI QUE L'HUMANITÉ SE RÉPARTIT. UN ROMAN DE JEAN RASPAIL EN DONNE UNE ILLUSTRATION VISIONNAIRE.

Slobodan Despot a rendu hommage il y a quelques semaines à Jean Raspail qui vient de nous quitter, citant au passage certains de ses romans, dont *Septentrion*, paru en 1979(1).

En 1979 on ne parlait pas encore de collapsologie, mais tous les romans de Raspail traitent, sous un angle ou sous un autre, de l'effondrement. *Septentrion* ne fait pas exception.

On ne racontera pas ici ce roman, il faut le lire. Contrairement au *Camp des Saints*, le plus connu des romans de Raspail, *Septentrion* ne se présente pas comme une sociologie de l'effondrement. Il se focalise plutôt sur le petit groupe de personnes qui ne s'y résignent pas. Non pas exactement lui résistent (résiste-t-on à l'effondrement?), mais cherchent à lui survivre. En fait elles ne lui survivent pas. Il n'y a aucun survivant dans le roman. Mais elles cherchent quand même à le faire. L'aventure ne dure que quelques jours, on pourrait dire que c'est un baroud d'honneur, mais elle est intéressante en elle-même. Il n'y a ici aucun survivant, mais ce qui compte c'est la démarche: ne pas se résigner à l'effondrement, au minimum, dès lors, essayer de s'en

extraire physiquement et bien sûr aussi moralement. C'est ce que font les personnages: ils s'organisent pour fuir la catastrophe, installer une certaine distance entre elle et eux. La catastrophe finit, hélas, par les rattraper, mais ils n'ont pas capitulé, et c'est toujours ça.

NE JAMAIS CAPITULER

La non-capitulation n'épuise évidemment pas la morale, ce n'en est que le début. Mais c'est un *bon* début. Il ne faut *jamais* capituler, ne serait-ce que parce qu'en ne capitulant pas, on se réserve *une chance au moins* de survie. Elle se concrétise ou non, mais au moins se donne-t-on à soi-même cette chance. En ce sens, le roman de Raspail est plutôt optimiste. Il illustre une vérité souvent méconnue, à savoir que dans toute société il y a des minorités récalcitrantes, autrement dit des personnes ou des groupes de personnes qui ne se résignent pas ni se résigneront jamais à ce qu'on cherche à leur imposer ou leur faire avaler et qui, le cas échéant, si la pression se fait trop grande, feront sécession. De telles minorités existent et existeront toujours.

En complément, il est vrai, il faut dire qu'elles sont et resteront toujours des minorités. C'est ce que dit aussi Raspail, et en ce sens il n'est pas optimiste. Mais c'est la réalité. Les majorités sont toujours acceptantes. L'acceptation, en règle générale, est même totale et inconditionnelle. On l'a vérifié en Allemagne dans les années 30, et Zinoviev a bien montré dans ses livres qu'il en allait de même en Union soviétique à l'époque de Staline et de Brejnev. On dit souvent que l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement (*eadem sed aliter*). C'est vrai et ce n'est pas vrai. Mais en l'occurrence, il faut le dire, c'est assez vrai.

L'historien et écrivain Daniel Halévy a tenu un *Journal de guerre* au cours du premier conflit mondial, celui de 14-18, Journal qui a été édité il y a une vingtaine d'années(2). Halévy parle avec les gens, les écoute, et ce qui le frappe lui aussi, c'est leur étonnante passivité. Ce qui ne signifie pas que les gens restent aveugles à ce qui se passe ou ne critiquent rien. Ils critiquent au contraire beaucoup de choses, ne se gênant pas non plus pour dire que ce qui se passe est absurde: la guerre est absurde, tous ces morts sont absurdes, ne parlons pas même des destructions occasionnées. Mais quand on leur demande d'exécuter un ordre ou d'accomplir une tâche donnée, ils s'exécutent sans barguigner. Personne ou presque ne se révolte. Personne *ou presque*, car, là aussi, il faut tenir compte des minorités récalcitrantes. *Certaines personnes*

se sont quand même révoltées. Mais dans l'ensemble, non, elles ne se sont pas révoltées.

Halévy parle ici de son pays, la France, mais il insiste sur le fait que cet état de choses s'observe également ailleurs: «Peu de plaintes ou nulles, la même acceptation, semble-t-il, la même soumission. C'est un stoïcisme qui ne s'alimente pas à la raison mais à l'instinct» (1). C'est *l'instinct* même qui nous fait obéir aux autorités, alors même que nous avons toutes sortes de bonnes raisons de désapprouver ce qu'elles font ou de considérer les ordres qu'elles donnent comme absurdes. Mais nous leur obéissons quand même, et cela par simple instinct. Du moins une grande majorité d'entre nous. Toutes choses égales d'ailleurs, nous l'avons nous-mêmes vérifié en 2020. A-t-on assez, en effet, relevé l'extrême soumission des populations face aux mesures anti-Coronavirus du printemps dernier, mesures dont certaines sont d'ailleurs toujours en vigueur (en attendant qu'on en prenne de nouvelles, comme les autorités ne cessent en permanence d'en brandir la menace)?

ÉCLATEMENT DU LANGAGE, ÉCLATEMENT DU MONDE

Revenons-en à *Septentrion*. Le roman ne nous propose pas, disions-nous, de sociologie de l'effondrement. Mais il n'en insiste pas moins sur un trait qui, pour nous, est intéressant, en tout cas nous interpelle: à savoir la crise du langage. Car, en période d'effondrement, la langue change,

et très vite les gens n'arrivent tout simplement plus à *se comprendre*: tellement, justement, elle a changé. On était habitué jusque-là à parler d'une certaine manière, et voilà qu'à l'autre bout du fil, quand on essaye de joindre un correspondant, on n'entend plus que des borborygmes, borborygmes, au reste, à peine articulés: «J'appelle dans tous les coins depuis une heure et je n'entends que des types qui répondent comme des mécaniques et ne semblent même plus avoir de noms» (2).

Cette crise de la langue a bien sûr valeur symbolique. Elle désigne l'éclatement du monde, le fait que les gens, même lorsqu'ils possèdent encore le même passeport, ne sont plus aujourd'hui reliés par *rien*. Le passeport, si l'on veut, représente encore un lien. Mais c'est bien le seul. Il n'y en a plus d'autre. Dans le roman de Raspail, si les gens n'arrivent plus à se comprendre, c'est qu'ils ne vivent déjà plus *dans le même monde*. Ils n'ont donc plus rien non plus à *se dire*. C'est très souvent aussi, on le sait, ce qui se passe aujourd'hui. Non seulement les gens ne parviennent plus aujourd'hui à *se comprendre*, mais même à *se parler*. Les féministes parlent avec les féministes, les anticoloniaux avec les anticoloniaux, ceux qui ne sont ni féministes ni anticoloniaux avec ceux qui ne sont ni féministes ni anticoloniaux, etc. Mais cela s'arrête là. D'où l'étiollement actuel de la démocratie, sa réduction, aujourd'hui reconnue, à l'état de coquille vide.

Mais le problème est plus profond encore. C'est la société dans son

ensemble qui est en train de partir en petits morceaux. On a souvent dit que Jean Raspail était un visionnaire. C'est clairement ici le cas. «Des types qui répondent comme des mécaniques et ne semblent même plus avoir de nom», dit Raspail. En 1979, déjà, la robotisation était en route. Mais elle a atteint aujourd'hui sa vitesse de croisière. Témoin, le tout-numérique, mais pas seulement. Dans le roman de Raspail la ligne de partage passe entre adeptes de l'ancien et du nouveau monde. Mais on pourrait aussi dire qu'elle passe entre la civilisation (au singulier, comme il se doit) et la non- ou l'anti-civilisation. Car la non- ou l'anticivilisation n'est pas, comme on l'entend souvent dire, une *autre* civilisation. Elle est bien ce qu'elle est: négation de la civilisation. Elle est soit retour à ce qu'il y avait *avant* la civilisation (pré-civilisation), soit ce qui vient *après* (post-civilisation).

Sauf, derechef, qu'il faut tenir compte des minorités récalcitrantes. Raspail parle à leur propos d'*isolats*. De tels isolats subsistent aujourd'hui encore. Mais avec le temps ils ont tendance à se rapetisser. Et donc, à un moment donné, comme dans *Septentrion*, c'est le clash. Les autorités veulent régler le problème. On en est peut-être là aujourd'hui.

NOTES

1. Jean Raspail, *Septentrion*, Robert Laffont, 1979, p. 30. (Disponible dans le recueil «Bouquins»: *Là-bas, au loin, si loin!*).
2. Daniel Halévy, *L'Europe brisée. Journal de guerre 1914-1918*, Éditions de Fallois, 1998, p. 146.

FUTURISK par Sébastien Fanti

SwissCovid: demande de clarification intégrale

LA CHRONIQUE D'AUJOURD'HUI SE RÉSUME À UNE DEMANDE D'INFORMATIONS, ADRESSÉE LE 9 JUILLET 2020 AUX DÉVELOPPEURS DE L'APPLICATION SWISSCOVID.

La Suisse étant sauf preuve du contraire un Etat de droit dont le peuple est le souverain, dotée qui plus est d'une loi sur la transparence (LTrans), tout citoyen de ce pays, avant de consentir au traçage de sa santé et de ses mouvements, devrait pouvoir obtenir les informations fondamentales quant à sa vie privée en écrivant à covid19@snf.ch.

De: sebastien.fanti@lexing.ch
 Objet: Demande d'accès à tous les documents relatifs à l'application SwissCovid fondée sur la LTrans
 Date: 9 juillet 2020 à 21:59:23 UTC+2
 À: covid19@snf.ch

Madame, Monsieur,
 Me fondant sur les normes fédérales en matière de transparence, je sollicite que me soient communiqués **tous les documents relatifs à l'application SwissCovid détenus par la Task force COVID-19 (Swiss national Science Task Force COVID-19)**.

Cela concerne notamment:

- 1/ tous les contrats
- 2/ tous les emails échangés relativement à cette application

3/ tous les résultats liés à l'utilisation de cette application

4/ toutes les communications (sous quelque forme que ce soit) intervenues avec d'autres autorités, départements, entités, écoles polytechniques fédérales, entités, tiers (Apple et Google notamment), etc.

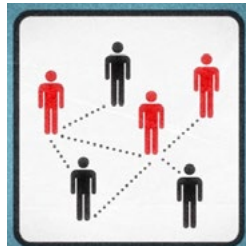
5/ ainsi que toute autre information figurant sur un support d'information qualifié par la loi ou la jurisprudence de document officiel *(est considérée comme document officiel toute information, enregistrée sur un quelconque support, qui concerne l'accomplissement d'une tâche publique, qui a atteint son stade définitif d'élaboration et qui est détenue par une autorité)*.

Vous m'obligeriez en me faisant parvenir ces documents dans les délais usuels en cette matière.

Je me porte-fort des éventuels émoluments liés à ces démarches, émoluments tels qu'ils sont définis dans l'Ordonnance sur le principe de la transparence dans l'administration (OTrans).

Dans l'attente de vos diligences, je vous prie de croire à l'expression de mes sentiments distingués.

SÉBASTIEN FANTI





Passager clandestin

François de Siebenthal: NON à SwissCovid!

L'APPLICATION DE TRAÇAGE SWISSCOVID PEINE À CONVAINCRE LES CITOYENS. DES SCIENTIFIQUES, DES AVOCATS, DES MAGISTRATS COMME LE PROCUREUR DICK MARTY DÉNONCENT SES LACUNES ET SES DANGERS POUR LA SPHÈRE PRIVÉE DES CITOYENS ET RECOMMANDENT SON REJET. UN COMITÉ DE PATRONAGE S'EST MOBILISÉ POUR REJETER PAR RÉFÉRENDUM NATIONAL CETTE APPLICATION PROBLÉMATIQUE.

Au-delà de l'enjeu actuel, cette initiative illustre la vitalité et le fonctionnement très original de la démocratie directe suisse. Nous avons demandé à François de Siebenthal, l'un des principaux animateurs du mouvement, de nous expliquer synthétiquement les motifs et les buts de l'initiative.

POURQUOI CETTE INITIATIVE?

Puisqu'en Suisse nous avons le droit de référendum, nous l'utilisons pour refuser cette précipitation ubuesque et cette application SwissCovid mensongère quant à son fonctionnement et ses fins.

EN QUELQUES LIGNES, QUE REPROCHEZ-VOUS À CETTE APPLICATION?

Il s'agit de tout un contexte. M. Sébastien Fanti dénonce les méthodes du Conseil fédéral et de Swisscom. La Suisse vit une période exceptionnelle de pandémie, mais le préposé cantonal à la protection des données s'interroge: «Est-ce qu'il faut aller jusqu'à traquer l'ensemble des citoyens de ce pays? Je ne le pense pas». Nous sommes opposés à la modification de la loi sur les épidémies dans ce contexte de pression et de peur imposée. Nous refusons le transfert de nos données à l'étranger. Nous disons non à une nouvelle mesure transitoire qui durera, comme la vignette autoroutière ou l'impôt fédéral direct, levé au temps de la guerre et jamais aboli depuis.

Nous dénonçons l'irrespect de la démocratie directe, le référendum sans effet suspensif, nous condamnons une précipitation assortie de délais trop courts qui prend le peuple de court, ne laisse aucun temps de réflexion à personne et transfère le pouvoir à une expertocratie non élue.

LE TRAÇAGE SEMBLE S'ÊTRE AVÉRÉ EFFICACE DANS CERTAINS PAYS POUR COMBATTRE LE CORONAVIRUS. N'EST-CE PAS UNE BONNE MÉTHODE?

Il n'y a toujours pas de démonstration réelle de son efficacité. En revanche, on a de nombreux témoignages du contraire. Notamment du nombre de faux positifs qui provoquent des quarantaines inutiles!

QUE REPROCHEZ-VOUS AUX AUTORITÉS SUISSES DANS LA GESTION DE CETTE CRISE?

Essentiellement leur conformisme. Elles ont imposé par imitation des voisins un état d'urgence inutile. Taïwan et Hong Kong, sans confinement, ont eu un nombre de morts infime et l'expérience

suédoise doit être évaluée dans ses conséquences à long terme, y compris l'impact de la sauvegarde de l'économie de ce pays sur la santé des générations à venir, alors que nous avons endommagé la nôtre par panique. Les autorités suisses se sont distinguées par leur obéissance aveugle à l'OMS, organisation opaque et mercenaire, dont les recommandations se sont avérées contradictoires et désastreuses.

EN SAVOIR PLUS:

- Ecouter les arguments de François de Siebenthal au Forum de la Radio suisse romande.
- Texte et formulaires de récolte des signatures dans les trois langues nationales en PDF et .doc.
- Vidéo en français, allemand et italien d'un rassemblement symbolique sur la plaine du Rütli pour la défense du Pacte fédéral suisse contre l'abolition des libertés civiques par l'état d'urgence.
- Les arguments du «non» de Dick Marty sur bonpourlatete.com.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

TURBULENCES

SERBIE - Pourquoi Belgrade s'est-elle soulevée?

L'analyse de Slobodan Despot

Facteur endogène: le gouvernement a déconfiné précipitamment pour permettre la tenue des élections législatives de juin (et rendre le parti du président sortant Vučić plus sympathique). Cela a marché, politiquement. Mais la contagion s'est répandue, notamment à la faveur d'un grand match de foot. Puis le gouvernement a annoncé un reverrouillage tout aussi inconsidéré avec le très pénible couvre-feu du week-end. On n'imagine pas devoir rester claquemuré dans les clapiers de HLM belgradois par 30-33° du vendredi au lundi. En même temps, on annonçait l'interdiction des rassemblements de plus de 5 personnes: donc faille des innombrables cafés qui espéraient justement se refaire un peu grâce au beau temps.

Ces mesures n'ont manifestement pas été mûrement réfléchies. Elles ont finalement été abandonnées au profit de restrictions au rassemblement moins sévères. Par ailleurs, l'information sur le COVID-19 dans les médias de grand chemin en Serbie est superficielle, intimidante et anxiogène comme dans d'autres pays.

Facteur exogène: négociations sensibles sur le Kosovo. C'est un bâton de plus dans les roues. Vučić venait de déclarer à ce sujet: «Personne ne nous propose rien, on ne fait qu'exercer des pressions sur nous pour notre perte». Les services et leurs commis locaux sont très actifs. Nous avons reçu ainsi un «appel» bidon, mais extrêmement bien fait, d'un «syndicat des employés de la police» qui n'émerge que dans les périodes de troubles, appelant le peuple et la police à rejeter ces mesures

illégales et anticonstitutionnelles (ce qu'elles sont probablement).

Les partis d'opposition, qui ont subi une défaite cuisante aux élections, ont pu être tentés d'exploiter ce mécontentement spontané et assez justifié. Cependant, les manifestants semblent rejeter leurs leaders. Il n'y a ni meneurs crédibles ni véritables revendications - sinon le départ du président que les urnes viennent de relégitimer confortablement. En revanche, comme d'autres manifestations de par le monde, la masse pacifique est noyauté par des éléments ultraviolents et aguerri, qui attaquent les policiers à coups de pelles et de fumigènes.

Le pouvoir y voit la main de l'étranger. On a exhibé les passeports de deux citoyens israéliens arrêtés dans les rues de Belgrade et l'on signale des mercenaires de nationalité serbe qui auraient combattu dans les rangs de l'armée ukrainienne. L'implication supposée de la compagnie de mercenaires Blackwater a immédiatement été relayée par les médias russes.

Du côté des médias d'opposition (qui sont extrêmement puissants et nombreux en Serbie), on attribue les violences à des provocations policières.

Facteur humain: J'ai remarqué une intense fatigue, allant jusqu'à l'hébétéude, chez ce *control freak* hyperémotif qu'est Aleksandar Vučić. Il s'est distingué la semaine en s'en prenant violemment et sans proportion à une journaliste qui l'interviewait. Dans une interview récente, il a pathétiquement «pris sur lui» toute la responsabilité (irréaliste) de l'épidémie en Serbie.

Enfin, sur un plan plus profond, il y a au sein du peuple serbe aujourd'hui un mécontentement chronique, cynique et revendicateur tendant à diaboliser outre

mesure quiconque assume les rôles du pouvoir. C'est une population à la fois acariâtre et infantilisée. Son endurance face aux menaces concrètes (guerre et blocus) contraste violemment avec sa propension à la crédulité et à la panique face aux menaces fantasmées.

Lors de l'éclipse totale d'août 1999, deux mois à peine après les bombardements, toute la population de Belgrade s'était terrée, craignant de perdre la vue! De même, le danger inquantifiable de la pandémie COVID-19 provoque des réactions radicales dans les deux sens: terreur ou bravade.

USA-COVID-19 · Un médecin sous enquête pour avoir posé des questions

Un médecin généraliste américain tout à fait respectable - sénateur républicain au parlement du Minnesota et titulaire du Prix du généraliste de l'année dans son Etat - fait l'objet d'une enquête de l'ordre des médecins du Minnesota après une dénonciation anonyme. Il pourrait perdre son droit de pratique. Le crime du Dr Scott Jensen? Il est accusé de diffusion de fausses informations sur le nombre de morts et de «conseils imprudents» en comparant la COVID-19 et la grippe saisonnière.

Le Dr Jensen avait demandé des précisions sur les certificats de décès qui indiquent le COVID-19 comme cause de décès chez des patients sans test, voire avec un test négatif.

Selon ses dires, les autorités sont au courant d'une imputation extensive et erronée des décès au coronavirus:

«J'ai parlé au département de la santé de l'Illinois, où l'une des directrices m'a dit que ce n'est pas parce que nous avons inscrit Covid-10 sur le certificat de décès comme cause de la mort que le patient est mort de Covid-19. C'est ce qu'elle a dit.»

Dans cette vidéo, il explique avoir demandé des précisions sur les certificats de décès qui indiquent la COVID-19

comme cause de décès chez des patients sans test voire avec un test négatif.

Comme en Europe, l'esprit critique ne semble plus faire partie de la trousse de premiers soins dans la nomenclature médicale.

✧ A. Acker/8.7.2020

TRIBUNE · N'oublions pas l'Amérique du Sud!

Par Bernard Wicht

Amérique latine ou Amérique du Sud: pour nous, en ces temps de djihadisme, de réveil ottoman et de déclin européen, c'est un peu le continent oublié, celui dont on parle que pour mentionner ses déboires, sa violence endémique, ses narcotrafiquants, ses gouvernements populistes et, ces jours, son lourd tribut payé au coronavirus.

L'Amérique latine ou l'Amérique du Sud n'est en effet ni une puissance économique, ni une puissance stratégique. Et, en Europe, nous n'avons d'yeux que pour la Chine et l'Asie plus généralement!

Faut-il pour autant oublier les Latinos?

Or la revue Conflits (dont j'ai le plaisir de faire partie du comité scientifique depuis sa création) consacre précisément son dernier numéro (n° 28, juillet-août 2020) à ce continent oublié, sous le titre: «De l'Amérique latine à l'Amérique du sud: l'émergence d'un modèle?».

L'originalité du dossier réside dans l'approche choisie: on ne vise pas à réhabiliter l'économie sud-américaine, à conjecturer sur un éventuel démarrage que personne n'aurait pressenti jusque-là, ni à pronostiquer un avenir stratégique qui ferait contrepoids à la Chine. Tout l'intérêt de ce numéro consiste à nous montrer que la «force» de l'Amérique latine se situe ailleurs, dans des domaines jugés généralement marginaux et sans véritable impact à l'échelle globale:

✧ Il s'agit d'abord de l'effervescence idéologico-politique. Sans remonter nécessairement à la théologie

de la libération, il faut se souvenir du mouvement néozapatiste du sous-commandant Marcos au Chiapas, des espoirs de justice sociale dans le Venezuela de Chávez et le Cuba des frères Castro, mais aussi des éruptions populistes au Brésil et ailleurs. Que l'on soit de gauche ou de droite, on ne peut nier que l'Amérique du sud a ainsi fait rêver des générations d'intellectuels (de gauche le plus souvent) en Europe, qu'elle a nourri de ce fait un imaginaire politique se démarquant complètement du néolibéralisme, des considérations technocratiques propres à la construction européenne et à la zone euro.

A l'heure où la balance de la stratégie penche fortement en faveur des forces morales (au détriment des forces matérielles), à l'heure où les classes politiques et les intellectuels européens se révèlent incapables de répondre à l'injonction islamiste - l'Occident est décadent et seul l'Islam peut le régénérer -, les «rêves» latino-américains prennent une dimension insoupçonnée, une source possible de renaissance qui, cette fois, voyagerait d'ouest en est, dans le sens inverse de celle du XVI^e siècle, et pourraient régénérer des philosophies européennes «à plat».

✻ Il s'agit ensuite d'un foisonnement culturel se traduisant dans l'art contemporain et la littérature, mais aussi dans l'architecture, les foires et les galeries d'art ainsi que les laboratoires de créativité. Les nombreux nouveaux millionnaires mexicains et brésiliens y jouent un rôle moteur par leur mécénat. Cette effervescence se distingue des modèles new-yorkais et anglo-saxons. Elle est capable d'un autre regard sur le monde que celui du multiculturalisme occidental: c'est-à-dire, à la fois critique et peu soluble dans l'art global.

Là aussi, par conséquent, alors que l'Europe et l'Amérique du Nord déboulonnent leurs statues, sombrent dans le mea culpa et les urgences sans lendemain (antiraciste, féministe, climatique), le bouillonnement artistique latino-américain s'avère autre chose qu'un simple phénomène à mentionner dans le supplément culturel du *Monde* ou de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Là aussi, l'Amérique latine offre un gros potentiel de ressourcement moral, particulièrement lorsqu'on garde à l'esprit les racines chrétiennes et latines de ce continent.

Au moment où l'enjeu stratégique majeur de notre époque ne se décline plus en termes militaires, mais bel et bien en termes d'*identité*, où l'Europe ne parvient plus à redynamiser son extraordinaire patrimoine culturel.

Alors NON, il ne faut pas oublier les Latinos sous prétexte qu'ils ne constitueraient pas une puissance économique. Leur force est d'ordre moral, c'est celle qui est sans doute le plus nécessaire à l'heure actuelle!

✻ Bernard Wicht est privatdocent auprès de la Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne où il enseigne la stratégie. Il a déjà publié à l'Antipresse: [Fin des Unions d'États \(UE, OTAN\) et triomphe des acteurs non-étatiques](#), AP 177 | 21/04/2019.

VIDÉO · EMA KRUSI/SLOBODAN DESPOT, A PROPOS DE TECHNOLOGIE ET LIBERTÉ

Un entretien philosophique, calme et détendu, doté d'un recul tout estival, sur l'hystérie ambiante et la religion technologique qui la sous-tend. Coronavirus et obsessions numériques, Rousseau et le progrès, perte du réel et perte de l'humain... ou comment les outils que l'humanité s'est donnée ont fini par la rendre abrutie.

✻ A voir sur [la chaîne d'Ema Krusi](#)

LISEZ-MOI ÇA! - «Éloge de la vieillesse» de Hermann Hesse

Ce qu'il apporte: Vivre mieux, c'est apprendre à bien mourir. En vieillissant, la jeunesse et ses nombreux conflits laissent place à un désir d'apaisement et de réconciliation. L'introspection sérieuse commence. Hesse nous fait don d'un essai qui, tout en discourant sur la vieillesse et la mort, nous parle de la vie et de l'importance de l'aimer. L'homme véritable et de valeur est celui qui accepte sa mort, le plus sereinement possible, car mourir est tout simplement naturel.

Cette vision de l'existence est à l'opposé de celle que véhicule notre époque, laquelle encense jusqu'à l'obsession et l'obscénité la jeunesse perpétuelle, la richesse, la joie, l'art contemporain et un monde sans limite. Hesse se situe contre cette vision bourgeoise. L'authenticité de la vie vécue prend forme au travers d'une recherche, non pas du bonheur, mais de l'Esprit et de la foi. Seule cette quête et cette introspection permettent à l'être de faire la paix avec lui-même et ainsi d'affronter la peur et la souffrance de la mort.

La Nature et Dieu convergent et s'unissent en abolissant toutes contradictions. L'harmonie triomphe (Bach, Cézanne).

La vieillesse doit s'accepter car elle participe de l'ordre naturel des choses. Se rebeller contre cet état de fait est infantilisant et un non-sens et c'est ainsi que l'homme accède à la vie contemplative.

Après Hesse, le Tao.

Ce qu'il en reste: A la lecture du livre de Hermann Hesse, on apprend une rigueur de vie qui va à l'encontre des festivités perpétuelles que nous vend notre siècle. Avec lui, l'économie de moyens propulse nos émotions vitales dans un domaine inconnu à nos contemporains. Un auteur contre l'épopée événementielle actuelle et qui renoue avec le vrai et l'authentique.

À qui l'administrer? A ceux qui veulent vivre sans antidépresseurs et qui souhaitent apprivoiser leur mort en la considérant comme naturelle et faisant partie intégrante de l'existence.

* H. Hesse, *Éloge de la vieillesse*, Calmann-Lévy, 2018. Suggestion de **Patrick Gilliéron Lopreno**.

Pain de méninges

LE SANCTUAIRE DES BIBLIOTHÈQUES

La culture des lettres encourage une certaine autonomie éthique et psychologique basée sur la faculté de pouvoir prendre conseil auprès de soi-même dans un endroit calme, à savoir l'intimité de notre propre esprit. Qu'associons-nous de manière stéréotypée aux bibliothèques? «Chut! Silence, s'il vous plaît.» L'invitation à se taire. Pourquoi? Parce que les gens y lisent. Les gens *pensent*. Respectez leur solitude. J'en suis venu à apprécier ces quelques endroits tranquilles qui restent dans le monde. Ils nous rappellent qu'il y a des choses qui doivent être pensées dans l'intimité de son propre esprit, et non en présence d'interfaces graphiques éclatées, d'imprimantes qui jacassent ou d'écrans vidéo bipants et clignotants. *Pensées*, avec un effort d'interprétation et d'esprit critique, et non pas simplement, passivement enregistrées comme des stimulus ou cliquées comme des liens hypertexte.

— Theodore Roszak, *The Cult of Information*, p. 200. Trad. SD.